

Bibliothécaires en quête de reconnaissance

Un appartement au sixième étage au pied de la butte Montmartre. Des livres, des revues, des objets rapportés de voyage. Notre interlocutrice, la cinquantaine, est conservateur des bibliothèques. Elle dirige depuis dix ans une grande bibliothèque du réseau municipal parisien, dans un quartier où il y a de nombreux établissements d'enseignement et de recherche.

Fille de chercheurs, ayant elle-même entrepris un doctorat d'histoire, nourrie d'expériences diverses, notamment à l'étranger, et de lectures sur lesquelles elle appuie ses analyses, elle dispose d'un haut niveau de capital culturel qui l'autorise à porter un regard réflexif sur la profession.

Les conditions de déroulement de l'entretien, au domicile de l'enquêtée, donc à distance de l'institution et dans un cadre horaire non contraint (l'entretien a duré 3 heures 45), ont participé à cette mise à distance, ou du moins à son expression.

Nous ne présenterons ici que des extraits de la transcription de ce long entretien, en privilégiant ce qui a trait à l'identité professionnelle des bibliothécaires. Une identité qui peut se concevoir de trois manières : c'est d'abord la manière dont les bibliothécaires sont perçus de l'extérieur, notamment par les usagers des bibliothèques, mais aussi par ceux qui ne fréquentent pas ces établissements, et par les diffé-

CÉCILE RABOT
Sociologue, Université Paris-Ouest
Nanterre-la Défense, CESSP

rents acteurs du champ littéraire, auteurs, critiques, éditeurs, libraires ; c'est aussi la manière dont les bibliothécaires eux-mêmes conçoivent leur métier et exercent leur activité ; c'est enfin la manière dont ils participent, à travers leurs prises de position et surtout l'exercice de leur activité, à produire une certaine image d'eux-mêmes. Comment ces trois types d'identité (d'autrui à soi, de soi à soi, de soi à autrui) interagissent-ils et déterminent-ils la réalité du travail des bibliothécaires ?

L'image qui ressort de cet entretien, c'est celle d'une profession méconnue, voire invisible. Cette méconnaissance est frappante quand on discute avec des gens qui n'ont affaire que de loin aux bibliothécaires, comme c'est souvent le cas de ceux-là mêmes qui fréquentent l'institution. Dans le discours des autres professionnels du livre et acteurs du champ littéraire, notamment des éditeurs et des critiques, les bibliothécaires semblent tout simplement ne pas exister. Mais ce que pointe très justement notre interlocutrice, c'est la manière dont cette invisibilité est aussi produite, ou en tout cas entretenue, par

la profession elle-même. Effets de genre (la profession est très féminisée), de statut (fonctionnaire ou bénévole) et de position (leur appartenance à l'espace des politiques culturelles induit une certaine marginalité dans le champ littéraire) entretiennent un sentiment d'illégitimité, peu favorable à la reconnaissance espérée.

La profession a certes obtenu un statut, grâce à ses instances de représentation, notamment l'Association des bibliothécaires français, dont notre interlocutrice souligne le rôle, avec concours, grades et progression de carrière, qui semblent en faire une des professions du livre les mieux protégées (beaucoup plus par exemple que celle de traducteur, de critique et même de libraire). Mais l'identité professionnelle des bibliothécaires n'en semble pas moins toujours à réaffirmer, et ceci plus que jamais à un moment où la rationalisation des politiques publiques pourrait trouver un intérêt à réduire le métier à une activité susceptible d'être exercée par n'importe quelle bonne volonté, donc aussi à un coût dérisoire.

Il y en a qui nous croient des caissières

Comment vous sentez-vous perçus par les usagers ?

Je dis rarement que je suis conservateur de bibliothèque, je dis plutôt responsable de bibliothèque ou bibliothécaire. Mais si on dit bibliothécaire, parfois les gens croient vraiment que vous êtes celle qui lit des codes barres, en croyant en plus que celle qui lit des codes barres est nunuche, alors que mes collègues qui lisent des codes barres plus que moi sont loin d'être nunuches, sont des gens très bien. Donc malheureusement le mot bibliothécaire est ravalé au côté que les gens connaissent, qu'ils pensent pas terrible. Quand je dis « conservateur de bibliothèque », parfois les gens disent :

c'est quoi ? Alors je précise immédiatement : comme un conservateur de musée. Ah oui ! Le musée, c'est prestigieux ! Le conservateur de musée, ah oui, il fait des tas de choses intello... Ah bon, alors toi, c'est pareil ? C'est un métier très mal connu. [...] Le métier ne se conçoit pas sans les deux parties : la gestion arrière et le service public – on appelle service public toute la phase auprès du public. Or le public ne connaît que notre versant d'activité avec eux. Il y en a qui nous croient des caissières, hein, sans qualification, avec le même niveau qu'une caissière, alors que mes collègues ont une culture phénoménale par rapport à certaines vendeuses de supermarché, parce que, les pauvres, elles n'ont pas pu acquiescer ça. Donc beaucoup beaucoup de gens ne nous voient que sous cet aspect-là, sont loin de se douter de tout le travail qu'il y a derrière, de tout le travail d'équipe que ça suppose, de toutes les contraintes que ça suppose, d'être toujours ouverts, même si on a cinq malades, deux qui pètent les plombs et qui sont mal aimables avec le public mais qu'il faut garder parce qu'on ne les met pas à la porte ! [...]

Tout d'un coup on s'est aperçu de notre existence.

Je suis souvent surprise de la faible présence des bibliothèques dans les discours des autres acteurs de la chaîne du livre.

Je suis très contente de vous l'entendre dire. Quand j'ai commencé, tout le monde se fichait éperdument des bibliothèques. Jamais à l'époque on ne vous aurait parlé droit de prêt... Les bibliothèques c'était rien. Justement parce qu'économiquement c'est rien. Elles n'existaient pas dans la tête des gens, elles existaient peu, parce qu'il n'y en avait pas beaucoup, dans la tête éventuellement des professionnels du

livre, mais bon, des gens lambda... Et puis il y en a eu plus et tout d'un coup des éditeurs se réveillent en disant : ah, ils nous font concurrence, il faut un droit de prêt. Je ne suis pas contre le droit de prêt, mais ce qui m'étonne un peu c'est qu'on n'y ait pensé qu'à un certain moment. D'accord, il y avait plus de bibliothèques, mais enfin, tout d'un coup on s'est aperçu de notre existence, au moment où économiquement ça commençait peut-être à en léser certains. C'est ça que je reproche. Alors qu'on existait depuis un certain temps quand même, ce n'est qu'au moment où économiquement on pouvait commencer à peser, et notamment les bibliothèques universitaires – sans les bibliothèques universitaires il y a un pan entier de l'édition qui s'écroulerait et même maintenant toutes les bibliothèques : le dictionnaire du monde germanique à cent euros, vous pensez bien que s'il n'y avait pas les bibliothèques... Et il faut voir ce qu'on reçoit nous comme pub pour acheter tel ou tel bouquin ! Alors tout d'un coup les bibliothèques existent ! [...]

J'attends le jour où on demandera l'avis d'un bibliothécaire.

On a vu apparaître ce phénomène d'interroger des libraires, ça ne fait pas si longtemps, à la radio ou à la télé : l'avis du libraire. Alors c'étaient quelques libraires très médiatiques, dont celui de Vincennes qui faisait ses petits mots, ça s'est su... Donc très bien. Voilà enfin qu'on ne se contentait pas seulement des critiques littéraires. Parce que qui sont les critiques littéraires ? Ou c'est un écrivain, ou c'est un journaliste, ou c'est un intellectuel qui dit ce qu'il pense de tout et n'importe quoi. Ça ne veut pas dire qu'ils sont nuls, mais ce n'est pas tous les représentants du monde du livre ! [...]

On travaille tous dans le monde du livre, que je sache, on a des livres entre les mains, on fait ça toute la journée, on est payé pour ça. On peut avoir

des avis. Eh bien non ! L'avis de la presse, c'était un tel journaliste ou un tel écrivain. Pourquoi pas ? Mais il y a aussi des universitaires, il y a aussi... Bon bref. Et donc tout d'un coup, on demande l'avis aux libraires, donc déjà ça allait mieux. Mais j'attends le jour où on demandera l'avis d'un bibliothécaire ! Mais pourquoi jamais on ne nous dit : tiens, au fait, vous les bibliothécaires, qu'est-ce que vous pensez de ci ou de ça ? Hein, pourquoi ? Pourquoi on ne nous a pas interrogés sur ci ou ça ? D'autant que honnêtement, à niveau de diplôme égal... Beaucoup de nos collègues sont des fonctionnaires de catégorie C et ils ont une culture faramineuse par rapport à tous les fonctionnaires de catégorie C, de par le métier, donc ils n'ont vraiment pas de quoi rougir de leur savoir. [...] Je pense que c'est un métier où on n'a pas les foudres de guerre médiatiques, justement, mais moi je dis : ce n'est pas normal qu'on ne parle pas de nous, qu'on ne pense pas à nous, pour la presse et tout, mais on ne fait rien pour. On n'a pas de grande figure médiatique, parce qu'il n'y a pas les tempéraments comme ça et rien dans le métier ne s'y prête. [...]

On est une profession modeste, qui n'arrive pas à se mettre en avant.

C'est aussi de notre faute parce qu'effectivement on est une profession modeste, qui n'arrive pas à se mettre en avant, qui part de l'idée que ce n'est pas à nous de décider pour les autres : c'est aux gens de faire leur choix, nous notre boulot c'est de présenter ce qu'on a jugé bien, voilà sur l'Égypte, voilà tous les bouquins qu'on a trouvés bien pour vous, depuis trente ans, qu'on a gardés pour vous à la bibliothèque, voilà on a tout ça. Maintenant ne me demandez pas mon avis, ce n'est pas mon boulot, c'est vous qui êtes grands ! Voilà. C'est une profession extrêmement modeste. [...] Les bibliothécaires en France, depuis toujours, ont un objectif de qualité : [...] nous on est là pour

présenter aux gens des écrits de qualité, qu'ils connaissent ou qu'ils ne connaissent pas parce que personne n'en a parlé, dans la presse ou ailleurs, et on est là pour leur montrer ça, on met tout ça à leur disposition et après ils se débrouillent. On ne va pas dire « faites-ci, faites-ça », en tout cas à Paris, parce que, plus on est dans les grosses bibliothèques, moins le lecteur, de toute façon, va vous demander conseil. Et la plupart de mes collègues et moi-même on est très content parce qu'on n'aime pas donner des conseils parce que c'est très personnel et qu'un bouquin que vous avez beaucoup aimé, l'autre il ne va peut-être pas aimer. Et puis c'est un peu rentrer dans sa vie, tout ça. Donc beaucoup de collègues très modestes disent : non, non, on a fait notre boulot, on a acheté ce qu'on pensait devoir être acheté, on le met sur des tables, sur des rayons, vous vous débrouillez. Et c'est vrai que [dans ma bibliothèque], les gens savent se débrouiller : ils n'ont pas vraiment besoin de nous pour les conseiller. [...] Ils se débrouillent. Là où ils ont besoin d'aide, c'est [pour savoir] où se trouve le bouquin. Mais après, ils font leur choix. [...]

Toujours dans cette idée que ce n'est pas à nous d'influencer les gens.

Mettre des petits mots sur les bouquins, c'est devenu très à la mode chez les libraires mais les bibliothécaires ne le font pas. Toujours dans cette idée que ce n'est pas à nous d'influencer les gens. On vous en met un maximum. Pough ! [Elle fait le geste de s'enfuir] Vous vous débrouillez là-dessus ! Les bibliothécaires n'aiment pas se mettre en avant, n'aiment pas émettre un avis personnel, sans doute justement parce qu'il faut qu'on sorte de nos goûts personnels, donc après on n'a pas envie de dire : ah si si si... Et puis surtout, il y a aussi l'idée que tout ce qu'on a est bien, donc qu'il n'y a pas à faire un choix, un mauvais choix par rapport à un bon choix : tout ce qu'on vous

présente est bien, donc maintenant vous faites en fonction de vos propres besoins ! C'est sans doute un tort. Je pense qu'il y a des gens qui ont besoin de [conseils], gentiment... Donc une profession extrêmement modeste, je ne trouve pas d'autre mot. On ne se met pas en avant : nous on n'est rien ; c'est ce qu'on sait qui est intéressant, ce n'est pas ce qu'on est. Quant à me demander mon avis, euh... Peut-être modeste parce que justement on voit qu'il y a tous les avis du monde sur un bouquin, donc le mien... pfff... qu'est-ce que je vais dire... ? Et je pense que si, un jour, les journalistes pensent à nous, il y aura beaucoup de refus. Beaucoup de bibliothécaires diront : ah non non non, moi je n'ai rien à vous dire ! [Elle rit] Je pense. Alors bon, comme dans les libraires, il y aura peut-être des bibliothécaires médiatiques !

Je me disais, ça y est, c'est la reconnaissance du métier.

Participer à l'Association des Bibliothécaires Français, c'est une volonté de faire reconnaître la profession ?

Ben oui. J'en fais partie mais je ne suis pas une bonne adhérente parce que je ne participe à rien, je vais de temps en temps au Congrès, mais en vingt ans, j'ai dû y aller quatre fois alors qu'il y en a un par an. Chaque année, je me dis : il faudrait que tu participes davantage. [...] J'estime à titre personnel que c'est mon devoir de participer, parce qu'on est très peu, [et] encore une fois, on est très peu connu. Donc j'estime qu'être dans l'association, c'est un peu ma petite participation pour défendre ce métier. [...]

J'ai été une grande naïve. Il y a eu le vrai décollage des bibliothèques en France dans les années 1980 : c'est à ce moment-là qu'il y en a eu plein de construites,

qu'on a recruté du personnel, mais il fallait bien, hein, même au minimum, il en fallait. Donc la fonction publique territoriale a recruté à fond, les municipalités, les départements, les régions, et il y a eu en 1992 une réforme extrêmement importante parce qu'avant en province, à part les très grosses bibliothèques de province, celui qui dirigeait une bibliothèque n'était pas conservateur : ça n'existait pas. Nous, on était pour l'État ou la Ville de Paris et certains fonds anciens de grosses bibliothèques de province. Donc celui qui dirigeait une bibliothèque, aussi importante soit-elle, était ce qu'on appelle un bibliothécaire de deuxième classe. Des gens très bien, mais qui n'étaient pas payés comme nous, qui n'avaient pas passé le même concours que nous, mais qui professionnellement étaient très bien. Mais c'était scandaleux ! Les maires payaient donc des gens moins cher, même s'ils étaient comme nous, même si c'étaient de grosses bibliothèques. Alors en 1992 avec la réforme de la fonction publique territoriale a été créé enfin le grade de conservateur de bibliothèque territoriale. Mais, comme en France on fait tout compliqué, ils n'ont pas tout à fait le même statut que les conservateurs d'État : un peu moins payés, progression de carrière un peu moins intéressante, si on peut dire, et voilà. Allez comprendre pourquoi alors qu'on fait tous la même chose. Mais au moins la grande révolution c'est que ce grade a été créé et obligation a été faite aux maires qui avaient tant d'habitants et une bibliothèque de tant de milliers de bouquins d'employer un conservateur. Donc moi, très naïve à l'époque, je me disais, ça y est, c'est la reconnaissance du métier, tout le reste va suivre. On peut penser que n'importe qui peut le faire. Ça a duré dix ans. Si vous regardez les annonces... J'en ai vu une il y a deux

semaines, je sais plus si c'était dans *Télérama* ou *Livres Hebdo*, d'accord ils ont du mal à recruter en Picardie – parce que c'est une ville picarde – ils demandent un conservateur ou un diplômé d'études supérieures aimant les livres. Vous savez, ne pas remplacer un fonctionnaire sur deux, dégraisser, etc. Comme évidemment les maires, quand ils peuvent, c'est économie et que ça fait partie de ces métiers où on peut penser que n'importe qui peut le faire, on revient en arrière et on le constate tous tous tous : on revient à un système ancien où un maire essaye d'employer quelqu'un... parce qu'en plus les jeunes d'aujourd'hui sont surdiplômés. Là, pour le poste de responsable de la section adultes, on avait trois candidates, en détachement, donc ne venant pas de la Ville de Paris. Hyperdynamiques, toutes les trois un profil génial. Il y en a une, j'étais soufflée : responsable d'une bibliothèque d'une petite commune de banlieue, mais une petite commune de banlieue, c'est beaucoup plus qu'une petite commune de province. Elle a tout fait, cette fille, elle a créé la bibliothèque, elle a tout fait ! Des responsabilités que je n'ai pas, vous voyez, parce que c'est un autre système. Et elle avait un grade très très inférieur, c'est-à-dire que ses responsabilités, à Paris, on ne les aurait pas confiées à son grade. Le maire, c'est tout bénéfique pour lui : il avait une fille d'un grade pas terrible par rapport à ses responsabilités énormes, elle était très bien, dynamique, enthousiaste, faisant tout son boulot, le savoir-faire... Pourquoi il se plaindrait ? Donc il y a à nouveau une régression... On peut adorer les livres et être nul pour gérer une bibliothèque ! Et je pense que – j'en suis même convaincue – si on est dans un tel état, depuis toujours, c'est parce que ce métier a commencé

avec des bénévoles, comme les infirmières, et que, quand on considère qu'un métier peut être exercé par des bénévoles, il ne faudra jamais attendre des salaires à leur juste titre. Il est vrai que n'importe qui, vous, mon voisin, peut créer une bibliothèque de trois cents bouquins. Trois cents bouquins, c'est ce qu'il y a dans la maison, c'est-à-dire pas grand chose pour des gens comme nous, c'est rien, donc n'importe qui peut s'en occuper. C'est au bout de deux mille qu'on commence à se dire : zut, ça fait beaucoup, comment m'y retrouver, qu'on commence à penser classement, cotes, fiches, catalogue, etc. Et là, le problème commence à se poser, même si ce n'est pas compliqué, ce métier. Tant qu'il y aura cette idée que n'importe qui peut faire ce métier, on est foutu. Je veux dire, un ingénieur de plate-forme pétrolière, on ne demande pas un bénévole, on le paye, personne n'exclut qu'il y a un savoir-faire particulier, alors que gérer une bibliothèque, quelqu'un qui a fait des études supérieures, qui aime les livres... Mais on peut adorer les livres et être nul pour gérer une bibliothèque ! D'ailleurs, dans le métier, il ne faut pas trop aimer les livres sinon on n'accepterait pas qu'ils soient abîmés, perdus, volés. Il ne faut pas les sacraliser, disons. Mais il y a aussi des professeurs qui m'écrivent : je suis agrégé de philo, alors sous-entendu : vous voyez, j'ai tellement de grands diplômes qu'évidemment je peux être un très bon bibliothécaire. Mais non, mais non ! Ça n'a rien à voir ! De même que moi je ne peux pas être professeur. Enfin, trois mois mais pas dix ans, parce que je sens bien que ce n'est pas tout à fait ça, et pourtant, même si je n'ai pas passé le Capes, j'ai tout ce qu'il faut pour passer le concours : j'ai quand même une maîtrise d'histoire, donc si demain il y avait une pénurie terrible de profs, peut-être qu'ils me prendraient ! [Elle rit] Main-

tenant ça m'étonnerait mais je veux dire, j'ai la formation ! Mais un métier ça ne s'improvise pas, quoi !

Ce n'est pas parce qu'on est intello qu'on peut être bibliothécaire !

Chaque métier a son savoir-faire. Et même si ce n'est pas compliqué – je ne dirai jamais que le métier de bibliothécaire est compliqué – il y a des techniques à savoir et il y a une appétence à avoir. Vous pouvez adorer lire : ma mère m'a toujours dit : moi, je ne pourrais jamais être bibliothécaire. Elle sent bien que ce qu'on fait, ça ne lui plairait pas du tout. Heureusement, il en faut pour tous les goûts. Mais ce n'est pas parce qu'on est intello qu'on peut être bibliothécaire et ce n'est pas parce qu'on n'a pas fait d'études qu'on ne peut pas être bibliothécaire : ça n'a rien à voir ! De même que pour être boucher il faut apprendre. Et pour n'importe quel métier, il faut apprendre. Mais nous, on a ça qui nous colle à la peau : n'importe qui peut le faire. C'est vrai pour trois cents bouquins, c'est faux après. Et en plus, à supposer que quelqu'un apprenne les techniques, il n'aime pas forcément ça et il n'a pas forcément les prédispositions pour ça, parce que par exemple, moi j'ai des bibliothécaires qui sont des vraies portes de prison, donc ça ne va pas : il faut être sociable dans ce métier. Et puis il y en a, c'est l'inverse, vous voyez. S'ils sont dyslexiques, ça ne va pas non plus, parce que pour gérer une bibliothèque, si vous commencez à mettre les cotes dans tous les sens, ça ne va pas non plus. Donc il faut avoir les prédispositions, il faut être rigoureux et sociable en même temps, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Et puis, il faut aimer ça ! ■